

Le corps des téléspectateurs

In: Réseaux, 1999, volume 17 n°92-93. pp. 293-314.

Résumé

Le texte rend compte d'un travail de type ethnologique basé sur l'observation des attitudes, des postures et des gestuelles des téléspectateurs en situation de réception. Il vise à mieux cerner la place et le rôle du corps (corps physique ou affectif) mis au centre d'un univers de plaisir et de bien-être, des attitudes ou des tactiques corporelles qui semblent conduire à des pratiques régressives. Il convient de s'interroger sur la nature et le sens de cette régression qui apparaît plutôt bien pilotée et maîtrisée par les gens. Regarder la télévision serait alors ce moment où l'on peut laisser surgir d'autres façons de se comporter et d'exister, moins nobles peut-être, en tout cas souvent déconsidérées au regard d'autres représentations de l'être humain ou de l'acteur social.

Abstract

This article reports on an ethnological study in which the attitudes, positions and gestures of TV viewers were observed. The aim was to define more clearly the role of the body (both physical and affective) in a realm of pleasure and well-being where corporal attitudes or tactics seem to lead to regressive practices. The author examines the nature and meaning of this regression which seems to be well controlled by the people concerned. Watching television can thus be defined as an opportunity for letting other ways of behaving and existing emerge - perhaps less noble ways and certainly ways that are often discredited compared to other representations of the human being or social actor.

Citer ce document / Cite this document :

Le Goaziou Véronique. Le corps des téléspectateurs. In: Réseaux, 1999, volume 17 n°92-93. pp. 293-314.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/reso_0751-7971_1999_num_17_92_2124

LE CORPS DES TELESPECTATEURS

Véronique LE GOAZIOU

Les caractéristiques et l'orientation du travail que je vais présenter¹ le rendent assez proche d'une démarche de type ethnologique. Nous sommes partis d'une question volontairement naïve que nous avons croisée avec un dispositif *a priori* rudimentaire. La question était : que font – ou, autre formulation, comment sont – les gens lorsqu'ils regardent la télévision ? Et le dispositif consistait... à regarder des gens regardant la télévision.

Notre naïveté, loin en réalité d'être un point de départ, fut sciemment recherchée, et ce en conjuguant plusieurs hypothèses, ou plus exactement plusieurs « attitudes » ou dispositions préalables à notre travail sur le terrain.

La première était de privilégier le plus possible l'observation. Nous ne voulions surtout pas que les personnes chez qui nous allions nous rendre nous disent ou nous expliquent comment elles regardaient la télévision, encore moins pourquoi, nous voulions tout simplement les voir. Nous savions naturellement que les gens allaient parler, notamment qu'ils allaient commenter leurs attitudes, leurs gestes ou leurs façons de regarder la télévision ; mais la consigne fut d'essayer de ne prendre en compte que les paroles, les récits ou les histoires les plus proches de la description.

La seconde attitude ou disposition était de regarder les personnes (regardant la télévision) en essayant de laisser délibérément de côté les débats, les controverses ou plus simplement les interrogations ayant trait à la télévision. Nous avons fait nôtre, au moins à titre d'hypothèse ou en guise d'état d'esprit, le caractère « indécidable » de la télévision par rapport à ces questions². Et cela valait aussi bien pour nous-mêmes que pour les

1. Travail réalisé en 1995 et 1996 par une équipe de sociologues de la Cofremca, laboratoire de recherches et d'études sur l'évolution des modes de vie. Le mot « présenter » n'est pas tout à fait juste. Ce travail prévoyait plusieurs volets et a été réalisé en plusieurs étapes. Je n'évoquerai ici que l'un des aspects du travail que nous avons réalisé.

2. J'emprunte cette notion d'« indécidabilité » à Régis Debray (cf. DEBRAY, 1992, notamment le chapitre XII, *Dialectique de la télévision pure*), qui montre qu'à tout argument

personnes chez qui nous allions nous rendre, dont nous nous doutions qu'elles pouvaient également être au fait de ces débats. En d'autres termes nous avons essayé d'être le plus neutre possible par rapport à ces questions et de faire en sorte ou d'inciter les gens à l'être également, d'une part en n'abordant jamais nous-mêmes ce type de questions et d'autre part en ne faisant rien pour que les personnes poursuivent sur ce sujet, lorsqu'elles y étaient entrées.

Nous avons en outre décidé de considérer celles et ceux que nous allions voir non pas d'abord comme des téléspectateurs mais comme des personnes ordinaires ou des « gens »³. En d'autres termes nous voulions les rencontrer ou les observer dans leur globalité ou leur multiplicité et ne leur accorder ou ne les doter d'aucun rôle ou fonction spécifiques. L'idée, volontairement naïve encore, était de les appréhender dans une sorte de « degré zéro d'attribution ». Pour ce faire la consigne était de nous mettre en état d'observation et d'écoute flottantes à l'égard de ce que nous allions voir ou entendre et, pour le dire vite, de « tout prendre » : les gestes, les attitudes, les paroles, les déplacements, les regards, etc., la seule contrainte étant de nous situer à l'endroit où était le poste de télévision.

La dernière disposition enfin – qui est d'une certaine façon le résumé ou la résultante des trois autres – était d'éviter toute forme d'intervention⁴ et de rendre notre présence aussi invisible ou « absente » qu'elle pouvait l'être. Nous ne posons pas de questions (nous n'avons bien sûr réalisé aucune interview ou entretien) et avons tenté, pour le dire en des termes simples, de nous faire « le plus petit » possible. Comme l'a fort bien résumé une des

« pour » la télévision (la télévision est démocratique, elle permet une ouverture sur le monde, elle contribue à l'édification d'une mémoire collective...) on peut opposer un argument « contre » (la télévision est antidémocratique, elle escamote le monde, elle modifie de façon pernicieuse notre rapport au temps...), les uns et autres arguments étant utilisés dans des prises de position symétriques et adverses que rien ne peut vraiment trancher.

3. Si l'on se réfère à Pierre Sansot par exemple et de façon plus générale au courant de la sociologie de la vie quotidienne (JAVEAU, 1991, CERTEAU, 1980) les « gens » ne sont pas forcément des personnes modestes. On peut plutôt les qualifier de personnes « sans importance » ou mieux encore « sans qualités ». Evoquer « les gens », c'est vouloir, pour reprendre les expressions de Sansot (cf. SANSOT, 1991) « ... *ne plus partir des groupes constitués* » ou des catégories existantes « *mais des modes de vie* » que l'on postule comme relativement autonomes et trouvant d'abord leur sens en eux-mêmes.

4. Encore que se rendre chez les gens, s'asseoir avec eux, manger à leur table, assister au coucher de leurs enfants, etc., soit, en tant que telle, une pratique particulièrement « interventionniste ».

personnes que nous avons vues l'objectif était qu'à terme nous puissions « faire partie des meubles ».

Ce dispositif que je qualifie de rudimentaire a été en réalité assez difficile à monter. Pour obtenir ce que nous voulions ou y tendre le plus possible, nous avons fait le choix de prendre des familles ni trop proches ni trop éloignées. Un éloignement trop fort aurait en effet pu créer un rapport d'extériorité radical entre les personnes et nous. Or il fallait qu'on puisse nous accepter sans que notre présence bouscule trop les habitudes de ceux qui avaient pour consigne d'essayer de faire comme si nous n'étions pas là. A l'inverse une trop grande proximité aurait pu créer des connivences, comme par exemple celle où la personne « observée » se prend si bien au jeu qu'elle devient elle-même observatrice de ses propres comportements et transforme le moindre de ses actes, paroles ou gestes en commentaire ou interprétation de ce qu'elle fait ordinairement.

Nous avons donc choisi des personnes que nous connaissions un peu mais pas trop, appelons-les des relations ou des connaissances, en les recrutant par nos propres moyens et à l'intérieur de nos propres réseaux. Au total nous nous sommes rendus deux fois 4 à 5 heures (entre 16 h 30-17 h et 20 h 30-21 h) dans une douzaine de familles choisies suivant un échantillon respectant une relative diversité en termes d'âge, d'habitat, de niveau de vie, de « niveau culturel », etc⁵. La seule contrainte était que les personnes vivent sous le même toit, qu'elles aient un seul poste de télévision⁶ et qu'elles forment, au sens le plus général et varié du terme, une famille.

Signalons, pour conclure sur la présentation de notre démarche, que nous avons à peu près réussi à obtenir ce que nous désirions. Il semble en effet que notre présence n'ait pas trop bouleversé le déroulement habituel des activités ou des occupations quotidiennes des membres de la famille, qui nous ont finalement considéré un peu comme un des leurs (une sorte d'invité

5. Diversité relative, dis-je, car les personnes que nous avons choisies étaient plutôt de classe, de situation et de revenus « moyens » avec l'idée d'éviter des situations (familiales, financières ou culturelles) extrêmes. Notre échantillon était, pour reprendre une expression passée dans le langage courant, « ni-ni », ni trop ceci, ni trop cela.

6. Nous avons néanmoins eu quelques familles à double poste. Dans ce cas nous avons fait le choix de privilégier le poste principal, en général celui qui était situé dans la salle principale de la maison ou de l'appartement. Il nous est également arrivé lorsque les deux postes étaient allumés ensemble de passer alternativement de l'un à l'autre sur des périodes de temps assez longues.

« ordinaire » que l'on connaît bien), en tout cas quelqu'un qui pouvait provisoirement faire partie de la maison. Cela était surtout vrai des enfants ou des adolescents qui une fois qu'ils se virent expliquer le motif de notre présence et passé un premier état d'étonnement, finissaient parfois par nous oublier complètement. Nous avons également pu éviter toute forme de débat à propos de... ou sur la télévision et assez naturellement, lorsque les personnes faisaient des commentaires ou nous adressaient la parole à propos du poste, c'était surtout pour raconter comment ça se passait à d'autres moments de la journée (le matin par exemple ou en soirée) ou comment ça se passait le week-end, dans les cas où il y avait des différences avec ce que nous observions au moment où nous étions chez eux.

Notre travail étant essentiellement basé sur l'observation, la restitution la plus adéquate que nous pouvions en faire était celle de la description et du récit, modes de restitution d'ailleurs propres à une démarche de type ethnologique. Ne pouvant adopter ce type de rendu dans le cadre d'un texte court, je vais tenter de dégager les principales lignes de force de cette étude et ouvrir quelques pistes d'analyse et d'interprétation. Il convient donc de lire ce texte non pas comme l'exposé des résultats d'une recherche mais davantage comme un ensemble d'hypothèses, peut-être même d'intuitions, qui demanderaient à être précisées et étayées par le soin d'un travail empirique approfondi.

REGARDER LA TELEVISION : LE CORPS INDIVIDUEL ET COLLECTIF DES TELESPECTATEURS

Cathy passe la clé dans la porte, traverse le couloir et arrive dans le salon. Elle laisse tomber son sac et son imperméable sur le bras d'un fauteuil. Elle porte un tailleur pantalon, elle est maquillée et coiffée. Elle part dans sa chambre et revient quelques minutes après vêtue d'un caleçon et d'un gros pull qui lui arrive aux genoux. Elle apporte avec elle le courrier du jour, s'assoit sur le canapé en ramenant ses jambes sous elle, allume une cigarette, étale les lettres et les prospectus qu'elle a reçus et commence à les consulter tout en jetant un œil de temps en temps sur le poste allumé.

Un peu plus tard, dans le cours de la soirée, elle se trouve dans sa chambre. Elle est allongée sur son lit et a enfilé une robe de chambre par-dessus son caleçon. Elle a près d'elle une boîte de chocolats, deux livres, des magazines de décoration, son paquet de cigarettes et la télécommande. Son petit poste est allumé.

Un laisser-aller ritualisé

La banalisation de la télévision – c'est-à-dire le fait qu'elle ait perdu son caractère exceptionnel pour devenir un élément parmi d'autres de l'environnement quotidien – banalisation maintes fois observée et commentée, semble trouver comme son pendant dans l'attitude corporelle des personnes qui la regardent.

Nous avons en effet relevé des processus et des gestuelles très semblables d'une famille à l'autre, qui relèvent tous plus ou moins d'une sorte de rituel visant à se laisser aller et à se sentir bien.

Des tenues vestimentaires décontractées

L'un des premiers réflexes des personnes qui rentrent chez elle après une journée passée à l'extérieur (journée de travail ou journée d'école pour les enfants) est de se changer⁷. Les gens posent leurs affaires et passent dans leur chambre ou dans la salle de bains pour se déshabiller. Les tenues qui sont ensuite endossées varient d'une famille à l'autre mais elles ont toutes en commun d'être décontractées, le but étant de s'y sentir à l'aise. C'est parfois un pyjama, plus souvent un jogging ou un caleçon, voire un vieux pantalon sur lequel on enfile un pull, un sweat-shirt ou une chemise défraîchie ou usée. Il y a là comme un désir ou un besoin de changer de peau, de se mettre, comme nous a dit quelqu'un, « *en crado* ».

Ce processus de changement vestimentaire, qui peut prendre un peu de temps, n'est pas, ou rarement, continu. Il est entrecoupé de tout petits gestes, toujours à peu près les mêmes, par lesquelles les personnes « éveillent » peu à peu leur appartement ou leur maison : elles allument les lumières, enclenchent le bouton du répondeur pour entendre les messages, sortent un plat du congélateur, etc. et allument la télévision. Tous ces actes, vraisemblablement répétitifs et quotidiens (nous les avons observés,

7. Rappelons que nous nous sommes rendus chez les gens à partir de la fin de l'après-midi, autour de 16h30 ou 17h, heure à laquelle les enfants rentraient de l'école accompagnés principalement de leur mère qui était allée les chercher. De ce fait nous n'avons pas rencontré d'enfants seuls, comme il s'en trouve un certain nombre qui rentrent chez eux après l'école et attendent leurs parents. La situation aurait sans doute été trop délicate pour l'enfant – et pour nous-mêmes. Nous avons donc choisi des familles où soit la mère finissait sa journée de travail en même temps, ou à peu près, que la journée d'école de ses enfants, soit des familles où la mère ne travaillait pas.

quasiment identiques, au cours des deux soirées que nous avons passées dans les familles) accompagnent le retour des gens chez eux avant qu'ils ne commencent d'autres activités ou occupations.

La télévision dans un lieu de passage et de vie

Dans la plupart des familles où nous nous sommes rendus la télévision se trouvait dans la salle principale de l'appartement ou de la maison, dans la partie salon⁸. L'aménagement est toujours à peu près le même : le poste occupe un espace dans la pièce, mais un espace qui n'est pas forcément central (on le trouve parfois dans des coins, légèrement ou tout à fait excentré, parfois même un peu caché par des meubles, des plantes ou des portes). Cette pièce semble avoir un usage multifonctions. Une fois que les personnes se sont changées, un véritable ballet commence autour de la pièce dans laquelle le poste est allumé. On traverse, on pose ou ramasse des vêtements, les enfants apportent leur cartable ou leur goûter, les parents des papiers, des journaux, des sacs de courses ou des paquets. On entre et on sort, on s'installe quelques secondes ou quelques minutes sur le canapé ou le fauteuil puis on se relève, on passe dans une autre pièce puis on revient, on répond au téléphone puis on s'en va, on se parle ou on s'interpelle d'une pièce à une autre puis chacun retourne à ses occupations, etc. Tout cela, en jetant de temps à autre un œil sur la télévision.

Des positions du corps relâchées

Julien, 12 ans, est pieds nus et torse nu. Il traîne son cartable derrière lui, étale ses affaires de classe sur la table basse, s'assoit dans le fauteuil en laissant ses jambes tomber par-dessus l'accoudoir. Il ouvre son agenda, regarde pendant quelques secondes le dessin animé qui défile sur l'écran, puis commence ses devoirs.

Durant ce temps de passages et de mouvements, il arrive que les gens s'arrêtent et « se posent ». Mais nous observons que les positions du corps qu'ils adoptent alors sont particulièrement désinvoltes et relâchées. Ils sont allongés, assis ou avachis sur le canapé, les jambes repliées ou bien posées sur l'accoudoir, sur un pouf ou sur la table basse, les enfants ou les jeunes aiment à se coucher par terre.

8. Dans quelques cas il y avait deux postes, mais toujours avec le poste principal dans la salle principale du domicile. Le deuxième poste était soit dans la cuisine, soit dans la chambre des parents.

C'est dans ces positions et attitudes que les gens regardent la télévision. Il serait intéressant de les comparer avec celles qu'avaient les téléspectateurs il y a 20 ou 30 ans. L'image d'Epinal d'une famille attablée autour du repas du soir dans la salle à manger et regardant la télévision est sans doute, comme toute image de ce type, caricaturale, mais la télévision, alors encore, sinon exceptionnelle, en tout cas moins banale qu'aujourd'hui, favorisait peut-être des attitudes ou des positions sans doute plus respectueuses ou plus déférentes à son égard qu'elles ne le sont aujourd'hui⁹.

Le corps-plaisir

Relâché et désinvolte, le corps fait en outre l'objet de multiples attentions. Il est le centre d'un univers de confort, de douceur et de paix. Au moment où les gens « se posent » en effet, pour notamment regarder la télévision, ils s'entourent d'un ensemble d'objets ou de produits destinés à accentuer leur sensation de bien-être et à leur procurer du plaisir : choses à grignoter (bonbons, cacahuètes, carrés de chocolat...) ou à boire, cigarettes, magazines, papiers, livres, coussins, couvertures, couettes, etc.

Catherine fait un régime dont elle s'autorise une petite entorse au moment de s'installer devant la télévision. Juste après le repas et avant de faire sa vaisselle elle prend son journal, l'ouvre à la page des mots croisés et prépare sur une petite assiette une barre de chocolat. Elle croque les carrés lentement, l'un après l'autre, en jetant des coups d'œil rapides sur le poste.

Ces petites choses que l'on rassemble autour de soi sont des choses familières, habituelles, ordinaires, qui font partie de l'univers intime des gens. L'installation de la personne et la disposition de son petit univers autour d'elle prend souvent un certain temps. Les choses sont mises à tel endroit et posées de telle sorte qu'elles soient facilement utilisables, toujours à portée de main et devant facilement et rapidement répondre au doigt et à l'œil.

Ces petits gestes sont comme des « actes » que l'on refait presque sans y penser, pas vraiment réfléchis et sans intentionnalité autre que celle de petits objectifs itératifs situés dans un présent récurrent. Ces actes, ainsi que les

9. Sur ce processus de relâchement corporel, voir le travail de S. Calbo (CALBO, 98), travail très proche du nôtre par son regard concentré sur la place et le rôle du corps durant les situations de réception télévisuelle.

attitudes et de façon plus générale les comportements des gens lorsqu'ils s'installent devant la télévision, sont de nature quasi-animale.

L' « être ensemble » devant le poste

Ces postures ou attitudes « animales » nous ont particulièrement frappés lorsque nous avons observé les interrelations et les jeux corporels qui se passent entre les membres de la famille lorsqu'ils regardent la télévision.

Sylvie s'allonge sur le canapé, en face de Julien allongé à l'autre bout. Ils ont enlevé leurs chaussons. Sylvie a étendu une couverture. Ils se retrouvent dessous, leurs pieds se touchent.

Ces jeux ou relations sont faits d'impressions, d'émotions et de sentiments partagés qui ont tous pour objectif de créer du bien-être, du confort, de la paix, de la douceur et du plaisir. Ces jeux sont discrets et flous, sans doute moins facilement visibles et perceptibles que des échanges verbaux ou des communications plus rationnelles.

Lorsque les membres de la famille regardent la télévision ensemble, ils se tiennent souvent groupés les uns contre les autres et leurs corps se touchent. Les enfants sont contre les parents, le plus petit se love ou « s'étale » contre sa mère ou son père, la femme et l'homme sont proches l'un de l'autre, ou plus éloignés mais sous une même couverture, parfois dans des positions plus rapprochées, voire assez tendres. Beaucoup de gestes de connivence ou des caresses ont lieu, notamment entre les parents et les enfants. C'est un peu comme si devant la télévision, à certains moments, la famille se retrouvait et se reconnaissait.

Jean et Claudine sont sur le canapé. Entre eux vient se glisser Jean-Baptiste, leur fils de 9 ans. Il tourne le dos à la télévision et joue à la Game-Boy. Jean, tout en fumant et en tournant les pages de son journal, caresse les cheveux de son fils. Claudine pose la main sur la cheville de Jean-Baptiste, lui sourit. Un peu plus tard le chien de la famille, un caniche, saute sur les genoux de Jean. Jean caresse à la fois son fils et son chien.

« Julien vient se mettre contre moi les soirs où il peut rester tard parce qu'il n'a pas école le lendemain. Il pose sa tête sur mes genoux, regarde un peu et en général finit par s'endormir. Je le prends dans mes bras et je vais le coucher. »

« Lorsqu'Éliane est absente, je prends les trois enfants avec moi dans le lit. Je mets une cassette et on regarde le film ensemble. Ça calme les gamins qui finissent par s'endormir. »

Durant ces moments il peut se passer de grandes durées de temps où les membres de la famille ne se disent pas grand-chose, voire même rien. Ces moments peuvent être suivis d'autres où au contraire tout le monde se met à parler ensemble. Mais ce qui ne cesse jamais en revanche, c'est pour ainsi dire une autre forme de communication. Car lorsqu'on les observe bien on s'aperçoit que les uns et les autres se sourient, se regardent, se touchent, se caressent, bref qu'ils se tiennent, au sens propre et fort du terme, ensemble, et constituent comme une espèce de chaîne, une chaîne des corps qui n'a pas forcément besoin de parler ou d'agir pour communiquer.

Il serait fastidieux d'énumérer les multiples petites choses qui se passent entre les uns et les autres lorsqu'ils regardent la télévision. Nous sommes bel et bien dans le domaine de la sensation ou de l'émotion. Tout cela est fugace, fugitif, discret. Ces choses sont presque indescriptibles tant elles sont banales, ce qui peut alors mieux nous faire comprendre combien la difficulté que nous avons à les percevoir et à les restituer, peut parfois nous conduire à les oublier. Il ne se passe en réalité pas grand-chose mais on peut se demander si ce n'est pas notre désir acharné à vouloir tirer de l'extraordinaire du quotidien qui nous pousse à croire que ce pas grand-chose n'est rien.

Une écoute nonchalante et une attention flottante commandées par les sens

Ce qui ressort encore de nos observations c'est que finalement les gens ne regardent pas vraiment la télévision. Ou bien alors c'est le mot regarder qui n'est pas tout à fait approprié. Entre 17 et 20 heures 30 (la situation semble différente après 21 heures où l'on s'installe davantage pour regarder ou visionner tel ou tel programme précis) la télévision est certes allumée mais multiples et variées sont les façons de la regarder.

Claudine et Jean sont assis sur le canapé, face au poste. Jean lit, Claudine farfouille dans des papiers. A un moment Jean lève la tête, jette un œil sur le programme diffusé, puis il reprend sa lecture. Quelques minutes plus tard il lève de nouveau la tête. Claudine, qui le sent, lève également la tête puis tous deux suivent le programme pendant une minute environ. Ils se regardent puis chacun revient à son occupation.

Le regard porté sur la télévision est très souvent discontinu, entrecoupé d'une série d'autres types ou d'autres formes de regards, portés vers d'autres endroits ou d'autres objets. On jette un coup d'œil puis on arrête, on relève la tête pour regarder plus longtemps puis de nouveau on arrête, on ne regarde pas puis quelque chose se passe dans le poste qui fait qu'encore une fois on lève la tête, etc.

Ce qui nous frappe dans ces multiples allers-et-retours entre le poste de télévision et d'autres lieux, d'autres temps ou d'autres occupations, c'est la relative indépendance entre le contenu télévisuel et le regard que les gens lui portent. Sauf dans le cas précis où l'on décide de regarder un programme particulier (un film, une émission, etc.) ce qui fait qu'on lève ou tourne la tête vers le poste semble plutôt lié aux sens. C'est un rire (le rire du personnage d'un film ou du présentateur d'une émission), c'est un bruit particulier ou un son différent de ceux que l'on vient d'entendre (par exemple une musique plus forte ou un rythme plus doux). Ça peut aussi être une couleur ou une différence d'intensité lumineuse (le passage de la nuit au jour par exemple), ça peut encore être une voix particulière, ça peut enfin être un mot, une expression ou une phrase qui frappent le téléspectateur et l'incitent à lever la tête pour écouter et regarder.

Nous avons observé le même phénomène pour les changements de chaîne ou le zapping. On change de chaîne pour (au moins) deux raisons. La première, qui paraît évidente, que nous connaissons tous et expérimentons nous-mêmes, c'est lorsque ce que nous regardons ne nous intéresse pas ou ne nous plaît pas. C'est donc en référence au contenu du programme. Mais bien souvent nous changeons également de chaîne ou zappons, non pas à cause du programme lui-même, mais « à cause » du rythme (à un moment plus rapide ou plus lent), de la musique, de la scansion des images (images qui se « bousculent » ou images qui « s'étirent ») ou des couleurs qui apparaissent à l'écran et qui peuvent paraître agressives, violentes, angoissantes, dans tous les cas décalées pour celui ou celle qui regarde ou écoute la télévision à ce moment, même si cela ne dure que quelques secondes. La télévision, à ces moments, semble évaluée à l'aune des effets sensoriels qu'elle délivre : le son est trop fort ou trop faible, les images sont trop rapides, le débit des voix trop lents, les couleurs trop intenses, l'ensemble sonore trop agressif, etc.

Cela se comprend aisément si l'on perçoit que la télévision, à ces moments, doit s'accorder avec l'univers affectif et sensoriel qu'ont bâti les gens, un

univers de bien-être, de petits gestes, de regards tendres et de chaleur partagée¹⁰. Les images et les sons de la télévision se mêlent aux voix des membres de la famille, à leurs bruits, leurs rires, leurs silences. La télévision est, dans ces moments, un élément parmi d'autres d'une communication infrarationnelle au rythme de laquelle elle participe. Elle n'est pas en plus ou en trop, elle n'empêche ni ne favorise la communication, elle est, ou doit être, à l'unisson.

Le rapport entre la télévision et les téléspectateurs semble alors comme inversé. Ce n'est pas vraiment eux qui la regardent, mais c'est plutôt elle qui doit se couler dans les rites et les rythmes d'une sociabilité ordinaire partagée. Rares, me semble-t-il et contrairement à ce que l'on pense peut-être, sont les moments où les gens bousculent leurs habitudes et le déroulement récurrent de leur quotidien pour le conformer au séquençage télévisuel (presser le repas pour ne pas rater le journal télévisé par exemple) sauf, je l'ai dit, dans les cas précis où l'on veut regarder un programme précis. Mais dans les autres cas, c'est bien plutôt l'inverse qui se passe. C'est à la télévision de se fondre dans les habitudes rituelles et rythmées des gens.

« On la laisse tout le temps allumée. Si vraiment il se passe quelque chose d'important, par exemple s'il faut que Julien apprenne une poésie par cœur, alors là j'éteins. Mais sinon on la laisse, au besoin on baisse un peu le son. »

Nous avons en effet été frappés de ce que tant que la télévision ne gêne pas, ne heurte pas ou ne bouscule pas le déroulement habituel des activités et des occupations de chacun durant la soirée, alors on la laisse allumée. Dans le cas contraire on change de chaîne, on baisse le son, on zappe ou on éteint.

Ce point nous a particulièrement frappés au cours de quelques scènes de désaccord, entre parents et enfants notamment, à propos de la télévision. Certaines portaient certes directement sur le contenu du programme lui-même (un film trop violent ou trop « bête », des scènes choquantes, des passages que les enfants pourraient ne pas comprendre, etc.). Mais nous avons observé que ces désaccords peuvent également survenir lorsque la télévision sort du rythme et du déroulement habituel des activités ou des occupations de chacun. Dans ce cas, l'intervention des parents (mais nous

10. Nous pouvons imaginer qu'il se passe exactement la même chose lorsque l'univers affectif ou l'ambiance générale dans laquelle la famille se trouve est plus conflictuel, plus lourd, plus triste, plus menaçant, etc., comme cela doit également arriver.

l'avons également vu pour un grand frère par rapport à sa sœur¹¹) vise à rétablir une sorte d'équilibre du temps. Car la télévision est en effet comme mise en concurrence avec un grand nombre d'autres actes du quotidien, parmi lesquels la préparation du repas et le repas, les bains, les devoirs des enfants, le ménage, les appels téléphoniques, la lecture du journal, etc.

« Quand les enfants n'ont plus autre chose à faire, alors ils peuvent regarder la télé. Mais si je vois qu'ils ne se sont pas encore déshabillés ou après le repas qu'ils n'ont pas encore descendus la poubelle, comme ils doivent le faire chaque soir, alors j'éteins. »

« A 18h30 précises, je dis à mon fils d'aller prendre sa douche. En général il y va tout de suite et je le rejoins dans la salle de bains. Mais si à ce moment il regarde la télévision il sait qu'il a intérêt à ne pas traîner sinon je prends la télécommande et j'éteins. »

La télévision comme vecteur parmi d'autres d'un type d'échanges particulier

Les sons et les images délivrés par le poste de télévision, sont ou doivent être, je l'ai dit, à l'unisson des rites et des rythmes quotidiens des gens. Lorsque c'est le cas la télévision apporte alors sa contribution à cet « être-ensemble » de la famille (ou, à l'intérieur de la famille, des groupes ou des binômes : les enfants entre eux, tel parent et tel enfant, les parents lorsqu'ils se retrouvent une fois les enfants couchés, etc.).

Cette façon d'être ensemble devant la télévision passe essentiellement par des attitudes, des gestes et des positions. Cela ne signifie pas que les mots, les phrases ou les paroles sont totalement absents. Les gens se parlent, bien sûr, et se parlent notamment « autour de » ou à propos de ce qu'ils voient et entendent à la télévision. Mais si le « contenu télévisuel » n'est pas totalement exclu de la relation qui s'établit entre le spectateur et le poste, nous constatons qu'il intervient souvent de façon ponctuelle, par exemple lorsqu'il est capté par un membre de la famille qui a entendu tel mot ou telle phrase ou qui a vu telle image, et qui va « rebondir » dessus, soit en le commentant directement, soit en lui associant d'autres mots ou images.

Claudine et Jean regardent les informations régionales. Dans l'une des séquences il est question d'un ours dans un zoo qui vient de donner

11. Également pour une femme à l'égard de son mari.

naissance à des petits. Claudine entend cela et tout en continuant à trier ses papiers, elle dit à son mari qu'elle a entendu parler d'une chatte qui aurait donné naissance à un chaton à deux têtes. Jean ne fait aucun commentaire mais sourit.

Ce que les gens captent de façon fugace échappe à toute tentative de classification. L'intérêt suscité dépend de la personne, de ses connaissances, de ses sources d'émotions, de ce qui la fait rire ou penser, ou tout simplement de sa situation.

Sylvie et Julien, son fils, mangent dans la cuisine en jetant de temps à autre un œil sur le petit poste noir et blanc. Ils voient Lionel Jospin et Philippe de Villiers qui débattent. A un moment Villiers accuse Jospin de vouloir mettre sur la paille des milliers de petites entreprises. Julien écoute puis dit à sa mère qu'elle aussi travaille dans une petite entreprise et que cela pourrait bien lui arriver. Sylvie répond par l'affirmative.

Mais dans tous ces cas la télévision est l'un des pôles d'une relation triangulaire dont les deux autres sont l'un ou l'autre membre de la famille qui communiquent ensemble.

La communication corporelle, que nous avons qualifiée d'animale, entre les membres de la maisonnée qui regardent la télévision, est peut-être un type de communication propre au quotidien, par lequel la famille se retrouve. Elle nous semble à la fois pleine de sens (elle remplit une fonction définie) et authentique (elle permet des partages « vrais » entre parents et enfants et à l'intérieur du couple). La télévision s'inscrit totalement et adéquatement dans ce style d'être ensemble et d'échanges. Elle n'apparaît pas étrangère, venant usurper une place et un temps qui pourraient être gardés pour autre chose. Elle s'inscrit au cœur de l'intimité familiale et c'est sans doute là sa force.

TENTATIVE D'ANALYSE ET D'INTERPRETATION

Quoi dire de ces attitudes et positions que les petits et les adultes adoptent devant la télévision ? Que penser de la place qu'ils font à leur corps, individuel ou familial, qui se trouve au centre d'un univers de confort et de plaisir, de sensations et d'émotions ? Quel regard porter sur ce type d'échanges, quasi animaux, entre parents et enfants ou à l'intérieur du couple, que nous avons observés dans toutes les familles où nous nous sommes rendus ?

Un mot vient tout de suite à l'esprit : celui de régression. C'est chose particulièrement banale que de lier télévision et régression, lien qui en général est d'ailleurs mis en lumière pour en critiquer l'existence ou la nature.

Cela fait en effet presque partie du discours commun : la télévision s'adresserait à ce qui serait la part la moins noble de l'homme, « en dessous » de son intellect et de sa raison. Elle est souvent critiquée pour sa capacité à induire des attitudes ou des comportements infantilisants qui joueraient sur les affects. C'est à cause de cela que l'on estime généralement que les spectateurs seraient facilement manipulables.

Le travail que nous avons effectué me conduit à nuancer ces jugements. Admettons qu'il y ait régression, on pourrait néanmoins se poser deux questions qui nous permettraient de modifier sensiblement notre regard. La première est de savoir si au lieu de régression il ne conviendrait pas plutôt de parler de comportements d'auto-régression d'une part, à peu près maîtrisés et pilotés par les gens, d'autre part. Je ne suis pas tellement convaincue que les gens régressent, je crois plutôt qu'ils acceptent de laisser surgir une autre part d'eux-mêmes, une part peut-être perçue comme moins noble et pour cela déconsidérée.

Du coup cela nécessite que l'on comprenne mieux le sens de cette régression en nous demandant quelle place et quel rôle elle peut avoir. On pourrait par exemple se demander si la ou l'auto-régression ne correspond pas à un type et un style d'être qui a du sens dans la dynamique sociale existante. Des comportements de régression permettent le « lâcher prise » et la vie « basse tension », particulièrement au sein de l'univers familial et de l'environnement quotidien. Le « lâcher prise » est ce par quoi les gens peuvent souffler à une époque de représentation sociale forte et d'optimisation du temps prononcée. Lâcher prise c'est prendre un peu de recul, se tenir légèrement à distance, relâcher l'ensemble des contraintes et des pressions subies par les autres ou que l'on s'inflige à soi-même pour suivre la dynamique sociale et ne pas rester hors course. C'est peu de dire que la réalité sociale actuelle exige un grand nombre d'efforts pour s'adapter, pour intégrer et gérer la complexité, pour comprendre et anticiper les mutations à venir, pour accepter l'autre, etc. Ces efforts doivent peut-être être compensés par des temps de récupération, récupération physique sans doute, mais aussi sociale, relationnelle et intellectuelle, afin de permettre aux gens de mieux repartir et de mieux rebondir.

La télévision : un sas de décompression

Dans cette optique de « basse tension », lorsque les gens allument leur poste de télévision c'est, comme ils le disent eux-mêmes, pour décompresser et décompenser.

« La télévision c'est la détente. Quand je reviens le soir, c'est la facilité de rentrer et de regarder la télévision tranquillement. »

« Le plus souvent je m'efforce de me décontracter et de ne plus penser à rien d'autre qu'à ce que je vois ou entends vaguement dans le poste. D'ailleurs, je m'endors. Parfois j'ai regardé un programme mais je ne m'en souviens plus car je pensais à autre chose. »

A cet égard la télévision est peut-être ici moins un ensemble de programmes à thèmes et contenus précis qu'une boîte qui distribue, comme on le veut et quand le veut, des images et des sons. La télévision, dans ces moments, est prise au premier degré : ce qui intéresse les spectateurs ce n'est pas ce qu'il y a dans les programmes, c'est le flux ou le flot qui défile sur l'écran. Elle forme alors comme un mur d'images et un fond sonore qui participe à la vie de la maison et contribue à la création et au maintien du rythme des activités et occupations rituelles de la famille.

A ce titre elle fournit – ou contribue à fournir, comme élément d'un ensemble dans lequel entrent, nous l'avons vu, un grand nombre d'autres choses – des sensations qui ont pour objectif de favoriser ou d'accompagner la mise en repos des individus qui s'octroient un temps de calme et de paix.

On pourrait même se demander, particulièrement dans les temps qui suivent le retour des gens chez eux, si la télévision ne fonctionne pas comme une sorte de sas. A quoi en effet correspondent tous ces gestes que l'on fait en arrivant chez soi, parmi lesquels allumer la télévision, en-dehors de leur aspect strictement utilitaire ? Ce sont des actes qui permettent de passer d'activités (activités professionnelles, sociales, relationnelles...) à d'autres, d'une fonction à d'autres et peut-être d'un type d'être à d'autres façons de se comporter et d'exister.

S'autoriser à être « con »

Cette mise en repos n'est pas seulement physique. Elle concerne l'ensemble des facultés individuelles, parmi lesquelles les facultés de penser et de juger. Le « lâcher prise » en effet n'est pas un temps d'exigences et de critiques, l'individu n'est pas « au top » de ses facultés et ne vise pas le maximum de ses potentialités.

C'est peut-être pourquoi les spectateurs recherchent, à ces moments, des programmes dits faciles, faciles pour le corps certes, mais aussi pour la tête, pour les sens, pour l'intelligence... des programmes qui leur permettent de conserver en « repos – retrait » leurs principales facultés au profit d'une sensation générale de bien-être et de paix.

La plupart des personnes que nous avons rencontrées reconnaissent qu'elles pourraient regarder autre chose, notamment des programmes plus culturels, éducatifs ou intellectuels, mais regarder des choses considérées comme bêtes, naïves ou imbéciles, c'est aussi s'accorder le droit d'être en deçà de ce à quoi, dans d'autres lieux ou à d'autres moments, leurs propres exigences pourraient les mener. A ce titre nous avons été frappés de ce que l'attrance des gens pour des programmes dits « faciles » (films grand public, émissions de variété, divertissements, jeux...) ne procure guère de sentiment de culpabilité.

« On a une vie prenante et rapide. J'ai un boulot chouette qui me prend la tête. La télévision, c'est pour faire le vide. Cela ne me gêne pas de m'abêtir, ça me fait du bien. C'est un peu facile, on ne fait plus rien marcher, on est bien. J'oublie ce que je vois 48 heures après. Parfois je ne recherche pas les émissions qui vont m'apprendre des choses. Sur Télérama, ils disent qu'il ne faut pas manquer ça, que ce serait grave de ne pas le voir. Eh bien je ne regarde pas et je n'enregistre pas. Et je ne me sens pas coupable. Simplement, j'ai décidé de ne pas regarder. Cela dit, il m'arrive de regarder ce genre d'émissions. L'autre jour j'ai enregistré un documentaire sur Elsa et Aragon et je l'ai regardé un dimanche lorsque j'étais tranquille. »

Les comportements d'auto-régression, si c'est bien de cela qu'il s'agit, semblent donc conscients et voulus par les gens lorsqu'ils se font téléspectateurs. On pourrait presque les considérer comme le produit d'une stratégie individuelle dont le but est que chacun puisse trouver l'équilibre optimal entre une vie sociale riche et intense, ou plus simplement une vie prenante, et des moments de décompensation. Nous avons d'ailleurs pu

observer qu'il n'y avait pas forcément contradiction entre une activité professionnelle riche et exigeante ou des activités ou occupations dites « de qualité », d'une part, et le fait de regarder la télévision pour décompresser, d'autre part.

« Moi j'aime les films avec Delon ou Belmondo. Des drames psychologiques, j'en vois toute la journée avec mon métier. Je n'aime pas les films où il ne se passe rien. Je peux regarder facilement deux films en même temps et quand c'est une cassette j'accélère quand certains passages m'ennuient. Ainsi un film d'1h30 je le vois en 1 heure. En fait je regarde surtout la télévision quand j'ai envie de dormir, quand je suis fatigué. »

Précisons que Victor, la personne qui parle, est psychologue, chercheur et directeur d'un centre de désintoxication pour alcooliques.

Ni Victor ni Catherine ne sont gênés de « s'abêtir », comme dit la seconde, comme si en effet, par ces comportements d'auto-régression, on acceptait de laisser surgir une autre part, une part plus « bête » disent-ils, de soi-même. Plus « bête » par rapport à quoi pourrait-on demander ? Nous n'avons pas posé la question mais les personnes qui nous en ont parlé ou qui ont commenté leur propre comportement semblaient se référer à une sorte d'ordre naturel qui semble fonctionner comme un système. Sans doute peut-on imaginer que cette part plus « bête » est induite par la télévision, mais on peut aussi se demander si les gens ne la recherchent pas d'une certaine façon – ou plus exactement s'ils ne la laissent pas surgir en lui donnant une place et un temps à un moment et en un lieu précis. L'auto-régression, en ce cas, ne signifierait pas, ou pas seulement, une passivité totale, subie et irréversible. Elle pourrait aussi être le produit finalisé d'une conduite de soi, active et éclairée. Les gens utiliseraient la télévision parce qu'ils auraient envie d'être et de se faire, pour un temps, plus « cons » que ce qu'ils sont, à leurs propres yeux, habituellement¹².

12. Je précise ici que nous avons eu affaire à des personnes (parents et enfants) qui ne présentaient aucun problème ou difficulté particulière, pour ce que nous avons pu en percevoir ou en savoir, des gens qui se situent à beaucoup d'égards dans la moyenne. Ce que j'expose ici à propos de l'auto-régression est sans doute à relativiser dans le cas de personnes qui se trouvent dans des situations de vie (familiales ou psychologiques par exemple) plus difficiles. Peu de temps après cette recherche la même équipe a eu l'occasion de réaliser un travail qui nous a conduit à nous interroger sur la place et le rôle de la télévision auprès de jeunes publics sensibles, notamment des garçons de 12 à 15 ans placés dans un foyer dans le cadre de l'Aide Sociale à l'Enfance. Il est très clair que dans ce cas la télévision joue un rôle sensiblement différent ; on assiste en l'occurrence à des comportements de régression qui peuvent paraître préoccupants. Préoccupants, en effet, car on n'a plus le

Une auto-régression pilotée

L'idée que cette attitude relève d'une stratégie apparaît particulièrement dans les cas où cette auto-régression, consentie et voulue, pour soi-même ou pour les autres, est en réalité surveillée et pilotée. On peut se demander si les membres de la famille ne sont pas en quelque sorte experts dans la capacité à déceler ce qui pourrait, à l'intérieur d'un programme de télévision par exemple, les conduire, eux ou leurs proches, trop avant vers ce qu'ils appellent la bêtise ou la facilité.

Nous avons en effet eu le sentiment que le relâchement que les personnes s'autorisent ne peut pas aller au-delà de certaines limites, fixées suivant des arbitrages personnels ou familiaux, arbitrages qui en revanche peuvent donner naissance à des désaccords ou des conflits patents. Mais désaccord et conflit ou non, il n'en reste pas moins que les personnes sentent que lorsque certaines limites sont atteintes, il est alors temps de tirer des sonnettes d'alarme pour « se reprendre ».

« La télévision, parfois, c'est une nuisance. C'est un peu trop la facilité, ça évite le dialogue, alors j'éteins. »

Cette « reprise » peut éventuellement donner lieu à des débats (et, je l'ai dit, à des désaccords et des conflits, lesquels peuvent en retour donner un éclairage sur le type de relations ou de négociations à l'intérieur de la famille) mais elle semble aussi parfois très intuitive. Sans doute porte-t-elle sur le contenu du programme lui-même mais nous avons observé aussi que les personnes fixaient ou « s'auto-fixaient » des limites dans le temps. C'est ainsi que les parents peuvent « tout à coup » décider d'éteindre le poste en plein milieu d'un film ou d'une émission ou fixer, de façon apparemment arbitraire, un délai : les enfants ont le droit de regarder un quart d'heure ou une demi heure mais pas plus.

« Patrice regarde quelquefois le dimanche après-midi avec les filles. C'est un moment à eux, où ils s'installent tous les trois sur le canapé. Mais pas trop longtemps, juste pour quelques dessins animés. »

sentiment, pour ces jeunes garçons qui ont eu et qui ont une vie pour le moins éprouvante, qu'il s'agisse d'auto-régression. Mais le fait justement qu'ils n'aient plus les moyens (qu'ils ne puissent plus ou ne veuillent plus) d'auto-piloter leur propre vie (leurs attitudes et leurs affects notamment) me semble être l'un des signes les plus patents de leur difficulté et de leur malaise.

« Les filles regardent un peu quand je ne regarde pas Hélène et les garçons ou bien Les garçons de la plage ou des trucs comme ça. En gros elles regardent dix minutes ou un quart d'heure, autour de 19 heures. Mais pas plus, après elles passent à autre chose et j'éteins. »

Encore une fois cela ne signifie pas que les enfants acceptent ce diktat ou que cela n'a pas été débattu à l'intérieur de la famille. Mais dans les cas que nous avons observés ces oppositions ou ces discussions ne ressortaient pas directement. Elles semblaient, pour des temps provisoires en tout cas, constituer comme des limites temporelles « naturelles » (ou disons naturalisées) autour desquelles la famille s'accordait (même si l'accord pouvait masquer des conflits, des revendications, voire des rancunes).

L'idée d'une auto-régression pilotée et maîtrisée est bien entendu une hypothèse qui demanderait à être vérifiée. Mais si elle s'avérait juste, cela montrerait alors que la télévision est loin de pouvoir conduire les gens là où ils ne veulent pas aller. Leur régression apparente masque peut-être une vigilance discrète. Leur passivité explicite et assumée – lorsqu'ils s'avachissent, se mettent « en crado », mangent du chocolat ou des cacahuètes... – cache peut-être un contrôle et un pilotage de leurs sentiments et de leurs émotions. Car les téléspectateurs savent pertinemment que ce qui relève des sens ou des émotions est un matériau facilement malléable, par le jeu desquels, si l'on n'y prend garde, on peut aisément se laisser entraîner trop loin.

REFERENCES

CALBO Stéphane (1998), « Les Manifestations de l'affectivité en situation de réception télévisuelle », *Réseaux*, n° 90, CNET.

DEBRAY Régis (1992), *Vie et mort de l'image. Une histoire du regard en Occident*, Gallimard.

DE CERTEAU Michel (1980), *L'invention du quotidien*, U.G.E, 10/18.

JAVEAU Claude (1991), *La société au jour le jour. Ecrits sur la vie quotidienne*, De Boeck Université, coll. Ouvertures sociologiques.

SANSOT Pierre (1991), *Les gens de peu*, PUF, coll. Sociologies d'aujourd'hui.